

LA LETTRE

du Syndicat français de la critique de cinéma

FEVRIER 1997

• **appels de candidatures**

Jurys de la Fipresci p. 8
Jury du Prix Littéraire p. 16

• **éditorial** p. 3

• **fipresci**

Le festival de Riga p. 8
Le festival de Turin p. 9
Le festival de La Havane p. 10

• **la critique de quotidien** p. 4

• **librairies de cinéma en France** p. 6

• **le 50° anniversaire du Prix Méliès** p. 14

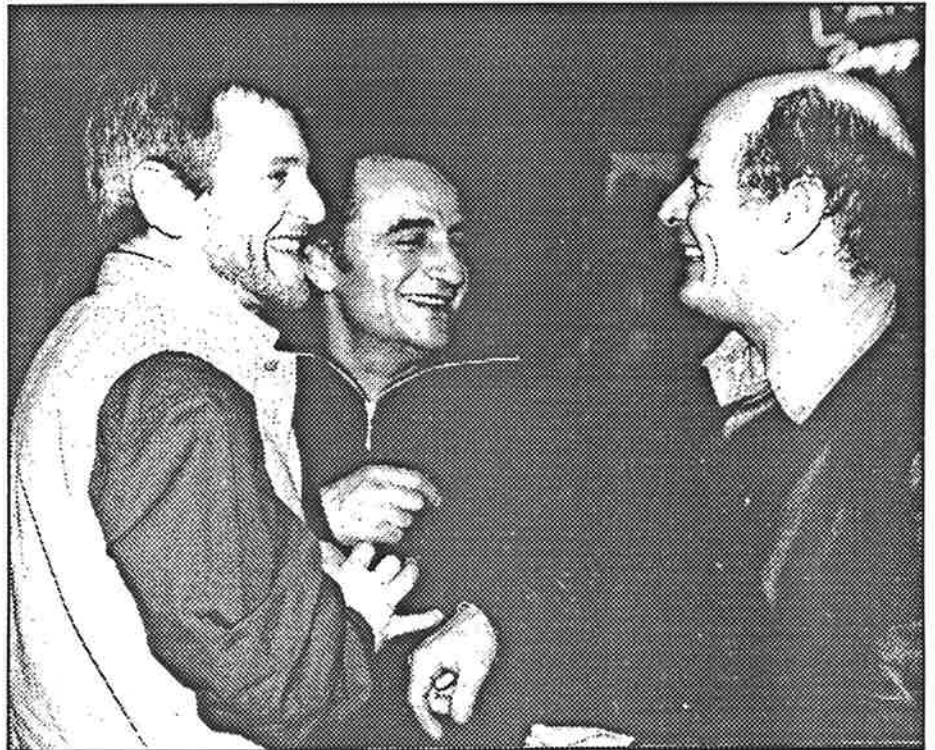
• **humeur(s)**

Appel à toutes les voitures p. 10
Pour le retour des 30% p. 11

• **bibliographie** p. 12

• **vie du Syndicat**

Les élections au Conseil p. 2
Réunions du Conseil p. 2
Écrivez dans notre «Lettre» p. 8
In memoriam p. 9
Cartes vertes p. 11
Cotisations pour 1997 p. 16
Une motion de soutien à Chateaufallon p. 16



Karyo, Stévenin et Bohringer :
dîner de têtes et de fête pour le
cinquantième anniversaire du Prix
Méliès!

APPELS DE
CANDIDATURES
URGENTS :
VOIR
PAGES 8 ET 16

.....
ENQUETE

La critique de quotidien

.....

Elections... et Conseils

RESULTAT DES ELECTIONS AU CONSEIL

Le vote pour le renouvellement (par tiers) du Conseil a permis d'élire les personnes suivantes (pour 125 suffrages exprimés) :

- Marcel Martin et Jean Roy, 115 voix (réélus)
- Jean-Claude Romer, 107 voix (réélu)
- Claude Beylie, 98 voix (réélu)
- Michel Ciment, 85 voix (réélu)

En résulte la

COMPOSITION DU CONSEIL

- Président**
Michel Ciment
- Vice-Présidents:**
Claude Baignères
Anne de Gaspéri
- Secrétaire Général:**
Jean Roy
- Secrétaire Général Adjoint:**
Jean-Claude Romer
- Trésorier:**
Jacques Zimmer
- Trésorier Adjoint:**
Philippe Rouyer
- Membres:**
Claude Beylie
Gilles Colpart
Michèle Levieux
Philippe J. Maarek
Marcel Martin
René Quinson
Dominique Rabourdin
Marie-Noëlle Tranchant
- Président d'Honneur :**
Robert Chazal
- Vice-Président d'Honneur :**
Philippe J. Maarek

REUNIONS DU CONSEIL DU SYNDICAT

17 septembre 1996

- premier tour de table pour le choix du représentant du Syndicat au Conseil d'Administration du Festival de Cannes ;
- décision de recenser et d'annualiser les autres choix concernant les membres du Conseil ayant des activités de représentation et de responsabilité particulières ;
- bilan financier de la Semaine de la Critique 1996 ; le poids des impôts et taxes et des nouvelles dépenses est souligné ;
- point sur l'avancement de l'ouvrage sur l'histoire de la Critique ;
- examen des candidatures aux prochains jurys FIPRESCI ; (*)
- nouvelle adhésion : Nelly Kaplan ("Le Magazine Littéraire").

27 novembre 1996

- point sur l'avancement de l'ouvrage sur l'histoire de la Critique ;
- préparation de l'Assemblée Générale ; il est décidé un effort particulier cette année, puisque c'est le cinquantième anniversaire du Prix Méliès ; l'embauche de l'attachée de presse de la Semaine (Marie Llamédo) est décidée pour ce faire ;
- décision de décerner le titre de "membre d'honneur" de notre syndicat à trois critiques étrangers : le britannique (et écossais !) Derek Malcolm, l'italien Oscar Cosulich et l'algérien Abdel Hakim Meziani ; ce dernier est choisi aussi bien pour son activité journalistique que pour saluer son courage à poursuivre ses activités dans son pays dans les difficiles circonstances actuelles ;
- examen des candidatures aux prochains jurys FIPRESCI ; (*)
- recensement et décision concernant le calendrier annuel des choix concernant les membres du Conseil ayant des responsabilités particulières : représentation à la Commission des Cartes vertes ; représentation du Syndicat au Conseil d'Administration du Festival de Cannes ; secréta-

riat du Jury de la Fipresci à Cannes ; représentation du Syndicat à la Commission de Classification et à la Commission pour l'Art et l'Essai (tous les deux ans pour ces deux derniers cas) ;

- élection pour un an de Michel Ciment comme représentant du Syndicat au Conseil d'Administration du Festival de Cannes ;

4 février 1997 (avant l'AG)

- préparation de l'Assemblée Générale ; décision d'invalidation des procurations parvenues au Syndicat "en blanc";
- information sur les Prix et sur la soirée à l'Arbuc ; il est décidé que l'an prochain, un membre du Conseil (à désigner ultérieurement), en sera directement responsable ;
- examen des candidatures à la FIPRESCI pour les prochains jurys ; le Conseil décide, à l'unanimité, qu'un des candidats ne sera accepté que s'il se met à jour de son retard de cotisations ; (*)
- point sur les finances: le Conseil accepte les propositions de restrictions budgétaires proposées par un groupe de travail réuni la veille par Jacques Zimmer : hausse des cotisations ; non parution de l'annuaire en 1997 ; publication du catalogue de la Semaine en noir et blanc ; réduction des frais de mission et de déplacement de 20 % (y compris ceux des sélectionneurs de la Semaine) ; il est décidé qu'en cas d'amélioration des finances dans l'année, on rétablira les remboursements de frais au niveau antérieur (propositions adoptées par la suite par l'AG, avec une cotisation portée à 300 F);
- nouvelles adhésions : Eric Neuhoff ("Le Figaro Madame"), Lucien Logette ("Jeune Cinéma"), Claude Duran ("Ciné CD Rom")

4 février 1997 (après l'AG)

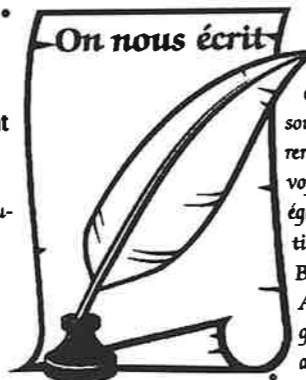
- élection du nouveau bureau, reconduit intégralement (voir ci-contre)

(*): le nom des personnes ayant été finalement retenues par la FIPRESCI en 1996 et ayant siégé dans un jury figure dans le récent rapport moral de notre secrétaire général.

Suite à sa candidature au Conseil, Claudette Baudet nous a envoyé le texte suivant

« Je remercie chaleureusement les 65 votants du Syndicat de la Critique qui souhaitent me voir siéger à son Conseil d'administration.

J'y aurais représenté mes confrères et confrères de province dont, à Paris, on méconnaît les difficultés de travail. La principale étant la rareté des copies envoyées en régions pour des projections de presse. A part quelques centres privilégiés



comme Toulouse, Lyon, Marseille, il faut souvent implorer les exploitants de se les procurer. Sinon, faire d'hebdomadaires et coûteux voyages à Paris pour les visionner. J'aurais également travaillé à une meilleure collaboration Paris-Province. Et incité les élus du Bureau à venir nous voir de temps en temps. A la faveur - pourquoi pas? - d'une Assemblée générale qui pourrait se tenir en région une année sur deux. Ce ne sont là que quelques idées d'un rapprochement qui pourrait être utile à ce Septième Art que nous défendons tous.»

Claudette BAUDET

EDITORIAL

Du mardi 4 février avec la remise des prix du Syndicat Français de la critique de Cinéma et la soirée en l'honneur des anciens lauréats du Prix Méliès pour son cinquantième anniversaire, qui a eu le succès que l'on sait, jusqu'au prochain Festival de Cannes, avec la présentation des sept premiers ou seconds films sélectionnés par nos soins, nous aurons connu pendant trois mois une activité intense. Le mois d'avril verra paraître "La critique de cinéma en France : Histoire, Anthologie, Dictionnaire" un fort volume de plus de cinq cents pages aux éditions Ramsay qui donnera lieu à diverses manifestations et sur lequel nous avons travaillé depuis deux ans.

Cet ouvrage devrait mettre en lumière le rôle considérable de notre profession depuis les années vingt dans la défense du cinéma comme art. Cette publication viendra d'autant plus à son heure que les hebdomadaires et les quotidiens à quelques exceptions notables près, accordent de plus en plus chichement une place conséquente à la critique de cinéma au profit de la rédactionnelle, de la promotion déguisée, des reportages et des entretiens. La sortie du "Jour et la nuit" la première fiction de Bernard-Henry Lévy a de ce point de vue représenté un cas exemplaire, puisque des espaces considérables ont été consacrés à un film que l'ensemble de la critique n'a pu voir que deux jours avant sa sortie après avoir lu dans la presse une masse d'articles dithyrambiques !

Des voix se sont élevées à notre dernière Assemblée générale pour s'interroger sur l'utilité d'un syndicat de la critique. Outre le court bilan esquissé ci-dessus, qui n'est pas rien, il faut aussi évoquer la défense de nos confrères à la commission de la carte verte, notre présence dans les jurys de la Fipresci dans de nombreux festivals internationaux pour découvrir des films de qualité, l'existence même de ce bulletin, trait d'union entre les membres, ouvert à vous, et qui a connu ces temps derniers une amélioration sensible.

Il est un point sur lequel toutefois des critiques se sont manifestées et non sans raison : le Syndicat devrait être davantage présent dans les luttes pour nos droits ou pour ceux des professions qui nous entourent. Ainsi du problème des intermittents du spectacle ou de celui de la suppression de l'abattement sur les impôts accordé aux journalistes. Notre Syndicat depuis quelques années propose à ses adhérents les services d'un conseiller juridique. Mais ce n'est pas suffisant. Jean Roy, comme c'est son rôle en tant que Secrétaire général, s'est engagé à ce que nous soyons plus vigilants dans le futur. L'Assemblée Générale d'ores et déjà a pris une position vigoureuse dans l'affaire de Chateauballon. Mais n'attendons pas une fois l'an pour nous manifester. Un Syndicat n'est pas seulement vivant par l'action bénévole et constante de ses membres du bureau ou par le travail important et efficace d'Eva Raelens à l'administration mais aussi par la participation de ses membres : apportez des idées, recrutez de nouveaux membres, signalez-nous les problèmes dont vous êtes témoins, le Syndicat ne s'en portera que mieux

Michel CIMENT



Bertrand Tavernier et Mike Leigh, lauréats des Prix Méliès et Moussinac pour 1996

La critique de quotidien

Le critique cinématographique de quotidien remonte à la plus fraîche antiquité puisque, contrairement à ses confrères des autres arts, il a dû attendre la naissance du cinéma et sa reconnaissance publique pour exercer son métier. Certains sociologues estiment que la fréquence des contributions du critique de quotidien procède d'un désir inconscient de dissimuler ces origines trop récentes, en compensant la durée par l'étendue, et l'absence de patine historique par l'excès de présence hystérique. Mais l'impartialité de cette étude oblige à dire que les tenants de l'école rationaliste attribuent l'abondance de la production du critique de quotidien au fait qu'un quotidien paraît tous les jours.

On reconnaît le critique de quotidien à son stetson, à sa chemise à carreaux et à son pantalon de cuir à franges, ou encore à son chapeau mou et à son trench-coat au col relevé. Du moins devrait-il en être ainsi. Car, en l'absence de tels signes distinctifs, il semble que rien ne signale particulièrement à l'attention le critique de quotidien, ni parmi ses confrères, ni, pis encore, parmi les spectateurs.

Les nombreux « micro-trottoir » (cette bizarre expression prend-elle la marque du pluriel ?) auxquels nous nous sommes livrés dans l'espoir d'étoffer les quatre

feuilles commandés par Philippe Maarek, ne peuvent fournir qu'un maigre paragraphe. A la question posée à la sortie des séances : « Y avait-il un critique de quotidien dans la salle ? », les spectateurs ont répondu « Ne sais pas » (63 %), « Un quoi ? » (27 %), « Je suis contre toute forme de délation » (0,2 %), « Bien au contraire » (13 %).

Cette flagrante absence de spécificité du critique de quotidien n'est pas seulement sensible aux foules. Elle est admise, voire revendiquée, par le critique lui-même. Interrogé, le couteau sur la gorge, Jean Roy, de « L'Humanité », notre vénéré secrétaire général, refuse obstinément de séparer critique de quotidien et critique tout court. D'où ce dialogue pathologique :

'Lettre du Syndicat' : Mon chef exige le secret de la critique de quotidien.

Jean Roy : qu'il aille se faire...

'Lettre du Syndicat' : Nous avons les moyens de vous faire parler.

Jean Roy : Je ne dirai rien et d'ailleurs il n'y a rien à dire. S'il y a une spécificité de la critique de quotidien, c'est uniquement la discipline journalistique qui consiste

à écrire vite et dans la longueur. Mais cela s'applique tout autant au journaliste sportif ou des info-géné.

'Lettre du Syndicat' : N'essayez pas de faire diversion. On parle cinéma. Procédons par ordre. Le premier point, c'est que vous vous adressez à un lectorat non-spécialisé. On lit un quotidien pour des raisons extra-cinématographiques. Alors ?

Jean Roy : Alors rien. Bien entendu, un quotidien, c'est une somme de lecteurs très divers, certains extrêmement cinéphiles, d'autres pas du tout. Parmi les lecteurs de « L'Huma », il y a aussi bien des directeurs de salles de banlieue, très avertis, que des gens qui ne sortent jamais. C'est un lectorat très composite.

'Lettre du Syndicat' : Donc, il faut s'adapter ?

Jean Roy : Je crois que le parcours se fait dans l'autre sens. Ce n'est pas le critique qui est à la remorque des lecteurs, c'est le journal qui s'attache un critique parce qu'il sent des affinités avec son lectorat. S'il y a une influence des lecteurs, elle est inconsciente. J'en tiens d'autant moins compte que j'ai toute latitude pour faire mes choix, selon mes goûts. Je peux très bien parler d'un film qui ne sort que dans une salle, ou d'un film vu dans un lointain festival. S'adresser à un public non-spécialisé n'implique pas de servir la soupe. L'unique paramètre auquel je fais attention, c'est de ne pas faire appel à un vocabulaire technique, ou trop intellectuel. Je parlerai toujours de récit, non de diégèse, même si diégèse est plus approprié. Mais en dehors de cela, je ne me réfrène pas. La critique, c'est aussi le désir de donner à découvrir. Et si j'ai

envie d'écrire « ça me rappelle les Curtiz de la Warner », je ne censurerai pas la référence. Après tout, ça peut donner à quelqu'un l'envie de découvrir les Curtiz de la Warner. La question de se montrer cinéphile ou non n'est pas liée à la périodicité, mais plutôt à un certain type de presse. « Le canard enchaîné » fait de l'impressionnisme en quelques lignes. « L'Humanité » en revanche a une tradition d'exigence héritée de Moussinac, Sadoul, Cervoni. Sans s'adresser à un public nécessairement cinéphile, un quotidien peut vouloir élever le niveau.

'Lettre du syndicat' : On n'avance pas ! Passons à un autre point. Que fait un critique de quotidien devant une douzaine ou une quinzaine de sorties hebdomadaires ?

Jean Roy : Des choix. Je pense que c'est ce que le lecteur attend d'un critique. Qu'est-ce qui compte en fin de compte ? Les relations qui se créent avec une personne. On est d'accord ou non, mais il y a des rendez-vous qui se créent entre le lecteur et le critique, qui permettent de se situer par rapport à lui. Dans les mensuels spécialisés, la politique de la revue compte davantage que le rendez-vous avec une personne. Mais là encore, ce n'est pas propre au quotidien, c'est vrai aussi dans les hebdos.

On n'en sortira pas. A la même question, Claude Baignères, du « Figaro », donne une réponse voisine. Le revolver sur la tempe, il n'en révèle pas davantage sur l'identité occulte du critique de quotidien.

Deux ou trois fois par jour (trois est le maximum supportable), le

critique de quotidien, assis dans un fauteuil, voit l'obscurité se faire autour de lui et un rideau s'ouvrir sur un écran lumineux. A partir de là, tout est possible...

Ensuite, il écrit, d'abord pour lui, et selon ses réactions. L'adéquation avec le lecteur se fait naturellement, comme l'eau épouse la pente. Mais si on y réfléchit bien, l'aventure vaut aussi pour les critiques de mensuels ou d'hebdomadaires. On voit par là que les critiques de quotidien sont loin de revendiquer une identité particulière. Le « quotidien » est une circonstance journalistique qui suppose certaines qualités sportives, permettant de sauter d'une salle à l'autre, et d'un grand écran à un écran d'ordinateur.

On peut aussi trouver à la critique de quotidien un côté « panier de la ménagère » : arrivages de produits d'Amérique, premiers des maraîchers français, fruits exotiques, épices rares d'un pays lointain, voici ce que vous trouverez sur le marché cette semaine... Mais pour le reste, c'est-à-dire l'essentiel, qui est l'exercice d'un regard, la critique de quotidien peut se passer de l'épithète. Si la critique aujourd'hui « se dilue »,

selon Michel Mardore, pour tendre à « la paraphrase », si la presse privilégiée « les portraits de cinéastes et de comédiens, et l'approche événementielle des films », les questions se posent à l'ensemble de la critique. Mais ceci est une autre histoire, qu'on lira dans la prochaine somme consacrée à l'Histoire de la critique de cinéma par notre vénéré Syndicat...

Marie-Noëlle TRANCHANT



Jean Roy avec Abdel Hakim Meziani lors de la remise de nos prix à l'Arbuci

Librairies de cinéma en France (suite)

Nadine Guérin poursuit sa déambulation à travers les rayons des librairies spécialisées ou ayant un fort rayon de livres de cinéma en nous faisant ici (re)découvrir un des antres de la cinéphilie cannoise (ça existe!) P.J.M.

Lorsque Thierry Ollive ouvre sa librairie, en 1982, les locaux à Cannes n'étaient pas aussi nombreux que maintenant. Les restaurants, en particulier celui de la Mère Besson — qui lui fait face — ont assuré la renommée de la rue des Frères Pradignac. En plein centre ville, parallèle à La Croisette et à la rue d'Antibes, l'artère la plus commerçante de la ville, la rue n'est pourtant pas prioritaire. Même les Cannois continuent de découvrir, par le plus grand des hasards, la petite boutique de ce Marseillais, installé à Cannes depuis les années soixante.

La vitrine toute en longueur met en lumière, selon les saisons, les nouveautés, quelques photographies, un ensemble de documents sur un acteur ou un réalisateur, présent dans la Sélection Officielle du Festival de Cannes. Pendant sa durée, la librairie — ouverte jusqu'à 1 heure du matin — fonctionne à plein régime : « pour une librairie spécialisée en province, le festival est une porte de sortie certaine ». Mais pour Thierry Ollive, cette extrême intensité, qui ne dépasse pas quinze jours, fait d'autant plus ressentir l'absence de « vie cinématographique » tout au long de l'année.

Sa grand-mère, ses parents — confie-t-il — encourageaient son penchant pour les salles obscures.

« Avec les années, cette passion n'a fait qu'empirer... » Ciné Folies en porte la trace. Thierry Ollive avoue volontiers préférer les comédiens aux réalisateurs, la poésie des films rétro au cinéma reflet de son temps. Dans les 30 m2 de sa librairie, les trois tourniquets de 1500 cartes postales — acteurs et affiches de films — avoisinent avec un millier de photographies et 500 affiches (40 à 800F) : les petit et moyen formats sont présentés à

plat tandis que les affiches les plus grandes sont



rangées par ordre

alphabétique dans des casiers. Sur les murs, les lecteurs cinéphiles retrouveront l'ordre traditionnel des rayonnages : acteurs, réalisateurs, histoire du cinéma, cinématographies nationales, séries télévisées, genres

Nadine Guérin

Ciné Folies :
14, rue des
Frères Pradignac
06400 CANNES

A la rencontre de Thierry Ollive

Comment choisissez-vous votre stock ?

« Mes goûts personnels n'interfèrent pas avec ce que je propose dans la librairie. Mais je choisis à partir du catalogue du diffuseur en fonction de la demande de la clientèle, du prix public accessible ou non. Ici, tout est faussé car tout se rapporte au Festival du Film. Pour son cinquantenaire, TF1 a précédé, tous les autres éditeurs : c'était peut-être précipité car l'ouvrage d'anniversaire pêche dans le traitement réservé aux légendes, parfois erronées quand elles ne sont pas absentes. A 298F, je n'ai aucune chance de le vendre en dehors de l'événement auquel il se rapporte. Quand il y a une demande sur ce sujet, le client ne veut pas dépenser plus de 100F.

En dehors du Festival International du Film, la ville de Cannes possède aussi, en décembre, les Rencontres Cinématographiques de Cannes et est reconnue, par l'Académie, comme « pôle expérimental du cinéma ». Des retombées se font-elles sentir ?

« En 1996, les RCC ont été annulées mais je voyais, chaque année, quelques lycéens et étudiants de passage, inscrits aux stages de la manifestation. Leur budget est toujours limité. Le plus triste est de voir quelqu'un qui aurait envie d'acheter mais qui n'en a pas les moyens. Quelques enseignants viennent aussi acheter des affiches pour décorer leur classe. Les retombées sont faibles. La demande des scolaires et de leurs enseignants reste insuffisante par rapport à ce que l'on pourrait attendre de la « ville du cinéma ». Je reste convaincu que la réputation de Cannes est liée, à l'échelon mondial, à son festival. Sans lui, il n'est même pas certain que je me serais installé à Cannes. Je le compare volontiers à un gratte ciel qui dominerait un ensemble de petites maisons de quelques étages... Pendant cette période, j'ai constaté qu'il éveillait dans la population cannoise, qui n'est au fond pas vraiment cinéophile, un certain intérêt. Mais il y a des salons professionnels comme le MIPTV en avril, le

MIPCOM en octobre, le MIDEM en janvier qui attirent des clients étrangers. Il m'arrive même de revoir, dans la librairie, certains d'entre eux à chacune de leur venue. Cette clientèle internationale s'étale, en gros pendant la saison touristique, du 1er avril au 15 octobre et la demande est extrêmement variée. Le reste de l'année, Cannes est trop tenu à l'écart ».

Le comportement de vos clients a-t-il évolué depuis l'ouverture de la librairie ?

« L'âge a changé. Quand j'ai ouvert, les jeunes de 8 à 17 ans composaient 70 % de la clientèle, le mercredi et le samedi après midi. Ils achetaient des affiches, des photos, des cartes postales, quelques magazines qu'ils n'hésitaient pas à découper. Quand les murs de leur chambre étaient entièrement recouverts, ils désertaient la librairie... Aujourd'hui, la clientèle très jeune représente 30 % et le reste a vieilli. Elle semble aussi beaucoup plus blasée. Il y a 2 ans, on a vu émerger les séries télévisées et la revue Génération séries en a bénéficié. Elle ne se vend plus maintenant qu'au coup par coup. De même, on ne voit plus de coup de foudre pour des acteurs comme ce fut le cas avec les vedettes des années quatre-vingt : Stallone, David Bowie, Christophe Lambert, Patrick Bruel, Mickey Rourke, Madonna s'arrachaient au quotidien. Il n'y a personne sur laquelle je m'engagerais aujourd'hui. L'intérêt pour les grands mythes américains prouve que la nostalgie marche mieux que l'actualité. Je crois que le cinéma ne fait plus rêver depuis la fin des années soixante-dix. Il y a eu une rupture radicale, peut-être parce qu'on l'a trop pris au sérieux. Le cinéma devrait prendre du recul. Le marchandage est par ailleurs une pratique qui se développe. Pendant longtemps, les livres étaient soldés chez les soldeurs pour cause de faillites ou de surplus. C'est aujourd'hui le fait de diffuseurs dont la vocation n'est pas de vendre à prix soldés des livres neufs. Ce fut le cas avec les éditions du 8ème Art qui ont sorti une série

d'ouvrages sur les séries TV, très bien faits mais trop chers (348F). Je me considère comme un marchand de papier mais parfois ma librairie ressemble à une agence de renseignements... De plus en plus, on vient comme si on allait à la bibliothèque municipale : pour s'instruire, mais en posant une question, en recherchant une réponse afin de gagner un concours... Les lycéens demandent même s'ils peuvent emprunter le livre pour faire une photocopie. Cannes souffre de ne pas avoir de bibliothèque spécialisée. Au final, quand on vend, c'est un peu de tout mais rien en particulier ».

Vendez-vous la presse spécialisée ?

« Tous les magazines que les maisons de la presse ne diffusent pas comme Génération séries ou des publications étrangères, plutôt thématiques. Je garde en stock les dernières années de quelques magazines. Mais si une librairie spécialisée vendait, dès le premier jour, revues et magazines comme les maisons de la presse, ce serait autrement plus rentable ».

Peut-on parler de manques dans l'édition ?

« On a peut-être trop privilégié des monographies sur les réalisateurs au détriment des acteurs. Le prix de ces derniers est souvent trop élevé. Rivages, par exemple, a sorti de petits ouvrages accessibles sur les réalisateurs. Pourquoi n'en existe-t-il pas sur Rita Hayworth, Ava Gardner, Gary Grant... ? On observe aussi une réticence à acheter un livre sur un acteur vivant, dont la filmographie s'allonge avec les années : les derniers films sont toujours manquants ».

Quels livres jugez-vous essentiels ?

« Généralement, des dictionnaires car les ouvrages de référence sont essentiels. Mais le dictionnaire parfait n'existe pas car il est forcément incomplet ».

Propos recueillis par Nadine Guérin

Les Prochains Jurys

Locarno (août). Chambre et petit déjeuner pris en charge (1)

Montreal (fin août). Avion, hébergement pris en charge (1)

Venise (septembre). Chambre et petit déjeuner pris en charge (1)

Toronto (septembre) (2) Langue anglaise indispensable.

San Sebastian (septembre) (2)

Vienne (Octobre) Langue allemande ou anglaise indispensables (3)

Mannheim/Heidelberg (Octobre) Allemand souhaitable. (3)

Valladolid (Octobre) (3)

(1): faire acte de candidature le 25 mai au plus tard.

(2): faire acte de candidature le 25 juin au plus tard.

(3): faire acte de candidature le 25 juillet au plus tard.

Les déclarations de candidatures doivent être adressées à notre Secrétaire Général, Jean ROY à l'adresse du Syndicat. Vous seront aussi indiquées dès que possible les dates précises, et les modalités exactes de prise en charge, qui varient considérablement selon les cas. Il est rappelé que le Secrétariat Général de la FIPRESCI ne nous octroie pas toujours une place dans chaque jury, afin d'assurer une rotation entre les différentes sections nationales.

Le Festival de Riga

Capitale de la Lettonie, Riga est une belle ville qui mérite le détour car ses quartiers anciens forment un imposant ensemble architectural. Mais surtout on peut y admirer les magnifiques immeubles de style Art Nouveau construits au début du siècle par Mikhaïl Eisenstein, le père du cinéaste, qui enchantent le regard par leur profusion décorative restaurée dans sa splendeur première.

L'histoire de la Lettonie, comme celle de ses voisines baltes, a été particulièrement mouvementée durant et après la seconde Guerre mondiale, du fait des exactions nazies puis stalinienne, qui ont causé d'innombrables victimes. Le pays a connu une russification intensive, au point que les Russes de souche y constituent une importante minorité d'environ 45 % de la population, ce pourquoi les films sont sous-titrés en russe dans les salles.

Au cours de la période soviétique, le cinéma letton a connu un réel essor, mais surtout dans le domaine du documentaire grâce à des auteurs comme Herz Frank, Ivars Seleckis et avant tout Juris Padnieks (1952-1992) dont le dernier film, *Via Dolorosa*, récapitule la tragique histoire de son pays jusqu'à l'indépendance. *"Le Nid"*, de son collègue Aivars Freimanis, est aussi une chronique historique,

mais sous forme de fiction. Le prochain Festival du Réel consacrera une importante rétrospective à la production documentaire des trois Républiques baltes.

Le festival (biennal) de Riga, "Arsenals", est centré sur une salle d'Art et Essai pittoresque nommée "Un chien andalou" et dirigé par un dynamique animateur, Auguste Sukuts qui a reçu fort civilement la Fipresci pour la deuxième fois. Du programme copieux et varié, notre jury a retenu pour son prix "Middle of the moment", insolite et beau film germano-suisse de Nicolas Humbert et Werner Penzel, sur le périple d'une troupe de cirque française au pays des Touareg (le film est sorti ici en juin dernier) et pour une mention, "Experimentum crucis", poignant documentaire kazakh sur les délinquants juvéniles d'un camp de rééducation (présenté par Arte le 21 janvier). A retenir aussi, "Elégie orientale" d'Alexandre Sokourov, magique rêverie sur le Japon, "Félicité" de Vitaly Mansky, savoureux reportage sur la vie quotidienne des rares habitants d'un coin de Russie profonde (diffusé par Arte le 15 janvier) et "1895" de Priit Pam et Janno Poldma (Estonie), délirant cartoon en hommage aux Frères Lumière

Marcel MARTIN

Le Festival de Turin

J'étais déjà venu à Turin il y a une dizaine d'années, à l'occasion d'un colloque sur la Nouvelle Vague. Je n'avais pas oublié l'ex-capitale de la Maison de Savoie, avec ses lourdes façades baroques, ses arcades truffées de bouquinistes et de trattorias, son fiume sillonné de rameurs, son ciel gris et son Mole gigantesque pointé vers le ciel (actuellement en restauration et qui devrait abriter bientôt le futur Museo del Cinema). Et puis son Festival "Cinema Giovanni", ruche bourdonnante de la production mondiale, où un public turbulent remplit à ras bord des salles spacieuses, atteignant un indice de fréquentation qui montre que le "jeune" cinéma continue de séduire les cinéphiles piémontais - au moins pendant une semaine. J'y suis revenu cette année, pour sa quatorzième édition, dirigée de main de maestro par le signor Alberto Barbera. La FIPRESCI m'avait fait l'honneur de m'élire président de son jury.

Sélection riche, trop riche peut-être : quelque trente longs métrages, en ou hors compétition, plus une avalanche de courts, de premières œuvres d'étudiants, des hommages et des rétrospectives. Vue d'ensemble : le jeune cinéma américain fait dans le "trash", désinvolte ("Johns") ou tarabiscoté ("Skin and Bone"), les Japonais dans le thriller branché (films d'Aoyama), la Suisse alémanique dans l'expressionnisme décadent ("La nuit des arlequins") et l'Allemagne dans le mélo faubourien ("Engelchen", vite passé à la trappe). Les Français ont "leurs dix-sept ans" avec Philippe Faucon (qui nous rejoue "Les Nuits fauves" en plus gai, si j'ose dire) et rient finement avec Lucas Belvaux (lequel est plutôt belge, mais s'appuie de tout son poids sur Jean-Pierre Léaud et... Ornella Muti). Les Italiens pour leur part ne sont pas trop mal servis, même si la curieuse "Venus de Willendorf" (une histoire de boulimie féminine) a été copieuse -

hors concours mais qui écrase tout le reste. L'édition 1997 de Cinema Giovanni sera consacrée au cinéma mexicain. Conclusion (provisoire) : j'ai le sentiment que le "jeune" cinéma, ici comme ailleurs, a une fâcheuse tendance à tourner en rond. S'il ne veut pas aller droit dans le mur (du silence), il ferait bien de se ressourcer auprès des maîtres du passé. Comme nous sommes à deux pas du grand fleuve, j'oserai dire que c'est encore dans le vieux Pô qu'on fait les meilleurs scoops (calembour intraduisible pour mes hôtes). Le prouve, entre autres, le remarquable GIORNI DI GLORIA de Giuseppe de Santis et Mario Serandrei (1945), présenté évidemment

mort de Pasolini. Passons sur "Small time", de Shane Meadows, la coqueluche de l'underground britannique, fait avec trois livres six sous (sympathique, mais la photo ne va vraiment pas) ; passons sur de somptueuses mais languissantes chinoïseries comme "Hu-Du-Men" et "Bianlian" ; et passons sur "Le Prisonnier du Caucase", de Sergueï Bodrov, largement connu et apprécié depuis Cannes.

Un film, plébiscité à la fois par le grand jury et la FIPRESCI, dominait le lot d'assez haut : "Wushan Yunyu" (traduction libre : "En attendant"), de Zhang Ming, un chinois de trente ans qui démontre un sacré talent dans la construction à tiroirs d'une œuvre singulière (les personnages sont : un gardien de phare, une patronne de restaurant et un policier décontracté). Une mention a été décernée par nos soins à "Close-up long shot", moyen métrage iranien qui rend hommage au grand Kiarostami (on devrait le voir prochainement à Beaubourg). Un outsider, iranien également, Majid Majidi, a récolté une brassée de petits prix pour son "Pedar" ("The Father"), pas très jeune, pas très "moderne", mais d'une belle simplicité de facture. Ajoutons pour faire bonne mesure l'intégrale Mohsen Makhmalbaf, iranien toujours (superbe "moment d'innocence"), et la rétrospective Jerzy Skolimowsky, assortie d'une exposition de gravures et dessins, inédits, où j'ai cru voir planer l'ombre d'Edvard Munch.

Conclusion (provisoire) : j'ai le sentiment que le "jeune" cinéma, ici comme ailleurs, a une fâcheuse tendance à tourner en rond. S'il ne veut pas aller droit dans le mur (du silence), il ferait bien de se ressourcer auprès des maîtres du passé. Comme nous sommes à deux pas du grand fleuve, j'oserai dire que c'est encore dans le vieux Pô qu'on fait les meilleurs scoops (calembour intraduisible pour mes hôtes). Le prouve, entre autres, le remarquable GIORNI DI GLORIA de Giuseppe de Santis et Mario Serandrei (1945), présenté évidemment hors concours mais qui écrase tout le reste. L'édition 1997 de Cinema Giovanni sera consacrée au cinéma mexicain.

Claude BEYLIE

IN MEMORIAM

La mort d'un critique ne peut nous laisser indifférents - même s'il ne faisait pas partie de nos proches. Nous avons



appris celle, survenue à l'automne dernier, à l'âge de 45 ans, de Philippe Arnaud, auteur d'un Robert Bresson dans la collection "Auteurs" des Cahiers du Cinéma, et coordonnateur du "Sacha Guitry, cinéaste" publié en marge du Festival de Locarno. Un dernier essai paraît sous sa signature chez Yellow Now : "Son aile indubitable en moi...". Il s'agit de variations sur le thème de "la Rencontre", à travers une dizaine de films, d'Harry Langdon à Bunuel et de Renoir à Visconti. D'une écriture parfois un peu aride, le livre est émaillé de formules scintillantes sur les prestiges du hasard à l'écran, irréductibles à la logique scénaristique. Arnaud s'en fait le zélé défricheur. L'ouvrage se clôt, par une tragique ironie du sort, par la mention "A suivre".

Cl. B.

"Son aile indubitable en moi", Ed. Yellow Now/Rencontres cinématographiques de Dunkerque/MJC Terre Neuve, Dunkerque 1996

ECRIVEZ DANS NOTRE «LETTRE»

Un an déjà, que la "Lettre" du Syndicat existe. Comme vous pouvez encore le constater dans sa présente édition, la "Lettre" du Syndicat Français de la Critique de Cinéma n'est pas réservée aux membres de son Conseil, ou aux autres membres ayant une activité de responsabilité au sein du syndicat. Tous les membres du Syndicat sont invités à y collaborer.

Les propositions d'articles doivent parvenir au responsable de la rédaction, Philippe J. Maarek. Toutes suggestions et collaborations sont les bienvenues!

Conformément à la décision du Conseil, et malgré les mesures d'économie récemment prises, pour encourager les contributions de tous, une rétribution, certes pas très élevée, reste versée aux auteurs.

P.J.M.

NB : Philippe J. Maarek, 41 rue du Colisée, 75008 Paris. Tél. (1) 42.25.85.82 Fax (1) 43.59.57.03. E-Mail maarek@univ-paris12.fr (E-Mail de préférence si province).

Les textes sont à remettre de préférence sous disquettes 3,5 PC ou Macintosh, avec copie papier, ou sous E-Mail, **uniquement après accord.**

Le Festival de La Havane

APPEL

A TOUTES LES VOITURES

Absent à l'AG pour cause de Festival de Clermont-Ferrand, Gilles Colpart a demandé à ce que le texte suivant y soit lu :

Le mercredi 29 janvier 1997 la totalité des membres du Syndicat de la critique étaient conviés à se rendre à l'Agence du court métrage pour y visionner 149 minutes de court métrage en vue de l'attribution du Prix Novais-Teixeira. Or seulement quatre d'entre eux ont effectué le déplacement. Que leurs noms figurent dans l'Histoire : Jean-Claude Romer, Laurent Aknin, René Marx, Didier You. Six votants au final, puisqu'à leurs voix s'ajoutent la mienne et celle de Jacques Kermabon, absent mais non sans m'avoir laissé pouvoir de vote en ses lieu et place, Jacques ayant déjà vu tous les films de la présélection pour une raison toute simple : il l'avait établie avec moi.

Retenu en province toute la semaine, Jean Roy, fidèle de ce prix parmi les fidèles, s'était excusé. Avec lui nous aurions été sept. Comme les films à la Semaine.

Le chiffre est magique, mais là nous avons sombré dans l'inacceptable. Toutes les raisons objectives qui pourraient être invoquées ne suffiront jamais à expliquer pareille désaffection. Car sur une assemblée comportant près de 250 adhérents, aucune des règles élémentaires de la statistique n'est ici respectée.

Je ne pourrai jamais croire que 243 membres du Syndicat avaient tous, d'un coup, d'un seul, le même jour à la même heure, les mêmes empêchements. Les jours de projection de presse unique au Normandie à 10 heures du matin, nous y sommes tous.

Et ce qui est vrai du court métrage doit l'être de plein d'autres domaines. Le court n'est pas un gadget. Sa défense n'est ni plus ni moins que celle du cinéma d'expression personnelle en amont, et quelle autre éthique pourrait bien avoir une critique digne de ce nom ?

Jusqu'ici nous n'avions jamais été moins d'une douzaine, les bonnes années nous étions même plus de vingt. A onze était décrété l'état d'alerte maximum ! Pour prévenir le risque, certains ont suggéré l'idée d'un jury spécifique, à qui, du coup, aurait pu être demandé davantage. Non pas 2 h 20 de projection, mais une bonne demi-journée, laissant ainsi plus de chances à plus de films. D'une part, en jury nous n'aurions pas été plus nombreux que six ou sept précisément. D'autre part, ce concept de jury devrait s'entendre au même titre que pour le jury du Prix Littéraire : un aréopage de syndiqués qui verraient tout. Or ne rêvons pas. Voir l'intégralité de la production (+ ou - de 400 titres) ne peut être

blier une matinée par un le plus grand nombre de syndiqués.

présenter la France et notre cher Syndicat de la Critique au Jury Fipresci de la Havane a été pour moi un grand honneur et une expérience enrichissante. Le Festival du nouveau cinéma latino-américain et caribéen est un véritable événement tant pour l'Amérique Latine, affirmant là son identité culturelle à travers la diversité de sa cinématographie, que pour le peuple et le public cubain, pour qui ce rendez-vous est une occasion unique de voir beaucoup de films venus du monde entier.

Le grand film du Festival de la Havane 1996 fut sans conteste "Carmin profond" du mexicain Arturo Ripstein, vainqueur du premier prix Coral et du prix au meilleur réalisateur. Ce film ayant déjà été primé par la Fipresci à Puerto Rico, nous avons, règlement oblige, choisi à la majorité un autre candidat : "El dedo en la llaga" (le doigt dans la plaie) de l'argentin Alberto Lecci, avec une mention pour "picado fino" premier long métrage du jeune argentin Esteban Sapir.

"Le doigt dans la plaie" a eu également à la Havane le prix de la popularité, le public cubain enthousiaste qui remplissait les salles de cinéma, s'est identifié à cette émouvante histoire de perdants : deux acteurs espagnols en Argentine, affrontent le pouvoir et la corruption, en affirmant que l'utopie est possible, car en ces durs temps qui courent, perdre avec de la dignité c'est peut être vaincre un peu...

Le public cubain, venu de toute l'île, a rempli les salles de cinéma pendant quinze jours ; ces mêmes salles sont souvent vides pendant l'année à cause de la crise économique et de l'embargo américain, les cubains n'ayant pas les moyens financiers de distribuer beaucoup de films. Ce public, qui rappelle un peu celui de nos salles de cinéma de quartiers en Europe dans les années cinquante, avec son enthousiasme et ses réactions parfois enfantines, est à la fois un public culte et cinéophile dont les commentaires nous ont souvent étonnés. Une bonne leçon d'humilité et d'amour pour le

cinéma. Longue vie au Festival de la Havane !

J'ai doublement envie de rendre hommage à ce public et aux cinéphiles cubains qui vivent dans l'adversité et l'isolement, alors qu'une certaine partie de la critique blasée et superficielle jouissant de ses privilèges assiste aux Festivals de cinéma, comme qui va en villégiature. Eh oui. Il y avait aussi à La Havane de ces spécimens qui font la honte de notre métier, mais je ne donnerai pas de noms, Honni soit qui mal y pense !

Le Dix-Huitième Festival du nouveau cinéma latino-américain de la Havane a été une grande fête car il a coïncidé avec la célébration du dixième anniversaire de l'Ecole de Cinéma de San Antonio de Banos. Cette école de trois mondes (ouverte au monde latin, mais aussi à l'Asie et à l'Afrique) est, à juste titre, le grand orgueil des cubains. Créée en 1985 comme phare pour défendre l'identité culturelle du cinéma latino-américain, impulsée par le cinéaste cubain Julio Garcia Espinosa, avec l'appui de personnalités telles que

Fernando Birri, Gabriel Garcia Marquez ou le récemment disparu Tomas Gutierrez Alea, l'Ecole a formé en dix ans 238 diplômés de 36 pays du monde. Malgré les difficultés économiques, San Antonio de Banos, avec le soutien de cinéastes et professionnels du monde entier persiste et signe.

Si la Havane 1995 avait fini dans la morosité, due à la crise, et le doute sur la continuité de cette rencontre cinématographique, la Havane 1996 aura ramené l'espoir. La phrase symbolique a été prononcée par son directeur Alfredo Guevara : "Je déclare la clôture du dix-huitième festival et l'ouverture des travaux préparatoires pour la dix-neuvième édition..."

Fini le festival. On laisse là-bas des amis, cinéastes, critiques, membres de l'organisation. A tous je leur envoie mes salutations confraternelles, et leur présente mes meilleurs vœux pour 1997 ! Ne laissez pas tomber... à bientôt à la Havane. !

Julio Feo Zandieta

exigé de sept personnes. C'est inopportuniste et non nécessaire. Quoique... Que se passerait-il le jour où il n'y aurait plus un seul Kermabon, plus un seul Colpart pouvant prétendre à l'établissement d'une présélection à partir d'un volant le plus vaste possible ?...

Bref (sans jeu de mots), belle et hautement syndicale est cette démarche consistant à rassembler une matinée par un le plus grand nombre de syndiqués.

Alors, comme le clame l'un des courts que nous avons programmé à la Semaine : Think positive now ! Positons. Où est le problème ? Peut-être dans la date. Oui, c'est ça. Ça doit être la date. Mal choisie. Peut-être l'heure aussi. Une semaine avant l'Assemblée générale - délai nécessaire et suffisant - on peut sans doute trouver un autre jour que le mercredi et une autre heure que le matin. Aussi, amis du court et de la critique réunis, à vos suggestions ! Dites nous donc dès maintenant vos convenances. Le prochain choix de date et heure ne sera effectué qu'en fonction des possibilités du plus grand nombre.

Merci à tous. Syndicalement vôtre.

Gilles COLPART

Pour le retour des 30%

Dans son rapport moral présenté lors de l'Assemblée Générale du Syndicat, Jean Roy regrette l'absence de réaction du SFCC, devant la suppression de l'abattement forfaitaire des 30 % décidé par le Parlement et qui sera effectif au 1er janvier prochain, si les luttes des journalistes, appuyant les négociateurs de l'intersyndicale, ne forcent pas le Ministre de la Culture à réintroduire ce dégrèvement en 1998.

C'est à ce niveau que se situe l'enjeu pour la profession.

La mobilisation pour la défense de l'abattement, élément constitutif de notre statut, dans l'unité intersyndicale retrouvée, a été d'une ampleur inattendue : quatre journées de grèves et de manifestations, chaque fois plus nombreuses, ayant rassemblées jusqu'à 2000 confrères, cela ne s'était plus vu depuis 1968 ! Les non-parutions de Journaux, les paginations réduites, le débat public dans la presse et les assemblées générales dans les rédactions ont relancé discussions et mobilisation, non seulement pour l'abattement, mais plus généralement pour la sauvegarde du statut, menacé par les employeurs et par le gouvernement, puisque sont attaquées aujourd'hui la Convention Collective, la clause de cession, la commission arbitrale... Cette mobilisation pour l'heure n'a toutefois pas été suffisante, pour faire revenir le gouvernement et le Parlement sur leur décision. Elle l'a pourtant forcé à envisager des mesures compensatoires pour les journalistes qui verraient leurs impôts augmenter (à situation égale d'une année sur l'autre).

Malheureusement, les négociations entre l'intersyndicale et le médiateur nommé par le gouvernement pour envisager l'application concrète de ces mesures, n'ont pas abouti. Celui-ci s'est en effet contenté de relayer les positions du Ministre, en reconnaissant toutefois que les mesures compensatoires envisagées, seraient pratiquement impossibles à gérer. Comment en effet comparer une année sur l'autre pour un pigiste et comment le dédommager ? Un vrai casse tête et pourtant, si l'on en croit les simulations effectuées, ce sont les pigistes, les précaires et notamment les bas salaires, qui seront les plus pénalisés. Un pigiste célibataire gagnant en moyenne 7500F par mois (13e mois et

congrés payés inclus) verra son impôt passer de 1 037F à 3 597F. un confrère célibataire gagnant 14.000F verra son impôt passer de 1 3923F à 22091 F ! La plupart des journalistes qui jusqu'à ce jour ne payaient pas d'impôts, parce que précaires ou mal payés, (9 000 confrères selon le médiateur), seront désormais imposés et même si un accord finissait par être trouvé pour compenser l'augmentation, chacun devra désormais avancer la somme à déboursier. Quand et comment s'effectueraient les compensations ? Mystère !

Autre problème, si la somme globale compensatoire désormais votée annuellement par le parlement, s'avérait insuffisante pour rembourser tous les confrères voyant leur impôt augmenter, que se passerait-il ? On voit bien l'extraordinaire moyen de pression dont disposeraient parlementaires et gouvernants contre des journalistes les épinglant sur les affaires politico-financières. Bien sûr, restera toujours la possibilité de se battre, entreprise par entreprise, pour imposer la récupération du différentiel à l'employeur... Mais combien parviendront au rapport de force nécessaire pour gagner face à des entreprises connaissant pour la plupart des difficultés économiques, la presse de cinéma en particulier ? La solution passe par le rétablissement de cet abattement créé en 1934 comme élément de salaire, pour aider les entreprises et le pluralisme de la presse. D'autant plus qu'aujourd'hui, de nombreux frais d'équipement technologique sont à la charge des Journalistes.

La profession et l'intersyndicale continuent le combat. Le SFCC doit y prendre toute sa place en fonction de sa spécificité. Ne serait-il pas utile à cette fin, vu les problèmes de plus en plus nombreux auxquels sont confrontés les confrères travaillant comme critiques de mettre sur pied une commission du SFCC qui serait chargée de prendre contacts avec les syndicats de journalistes, afin que ceux-ci prennent en compte la spécificité de la presse de cinéma ?

Le Syndicat Français de la Critique de Cinéma renouvellerait ainsi avec un secteur de son activité quelque peu négligé ces dernières années.

Jean-François TEALDI

CARTES VERTES POUR 1997!

La plupart d'entre vous ont probablement déjà reçu leurs cartes vertes pour 1997. Si par hasard vous avez oublié de déposer un dossier, demandez-le d'urgence au Secrétariat des Cartes de Critiques, Fédération Nationale de la Presse Française, 75736 Paris CEDEX 08, téléphone 44.90.43.85 (demander Mme Thévenin). Il reste une dernière réunion "de rattrapage" le 13 mars, qui sera la dernière du millésime en cours.

Si vous avez un problème particulier (perte de rubrique, changement de journal, etc.) n'hésitez pas à contacter notre représentant au sein de la commission, Philippe J. Maarek, de préférence avant de déposer votre dossier (41 rue du Colisée, 75008 Paris, fax 01.43.59.57.03).

D'autre part, il est signalé qu'en cas de perte ou de vol de la carte en cours d'année, la FNPJ délivre un duplicata (moyennant le versement de légers frais). Vous pouvez directement vous présenter à la FNPJ avec l'attestation du Commissariat de police, par exemple, pour l'obtenir.

BIBLIOGRAPHIE

François Truffaut
(Antoine de Baecque, Serge Toubiana.)
Gallimard. 1996. 660 P. 180 F

Celui qui écrit l'un des plus admirables ouvrages qui soit sur le cinéma (son Cinéma selon Hitchcock) méritait bien la biographie exhaustive, perspicace et passionnante qui lui a été consacrée par Antoine de Baecque et Serge Toubiana : le premier, historiographe officiel des Cahiers, comme le second, rédacteur en chef d'icelui furent au cœur de l'orage

fendre dans son célèbre brûlot "Une certaine tendance du cinéma français".)

Bref, c'est le portrait ici haut en couleurs, là nuancé, mais toujours de pied en cap de celui dont ils soulignent à la fois "qu'il s'était construit une image assez lisse" et qu'il entendait travailler "non pas à la marge, mais en plein cœur du système".

Une fois posés ces prolégomènes et analysé la complexité du personnage, le récit va son train d'enfer. J'ai bien dit "récit", car il s'agit bel et bien du roman d'une vie, celle d'un homme qui la transposa si souvent dans son œuvre que l'on prend plaisir à la redessiner au filtre de ses films. Ayant eu accès aux archives personnelles de Truffaut (2), ayant tout lu (études, articles, entretiens) et interviewé soixante deux témoins, de Baecque et Toubiana disposaient d'une fastueuse documentation. Le miracle tient en ce qu'ils n'en furent pas ensevelis, mais surtout à la qualité extrême de l'écriture qui transfigure une base de données (souvent inédites) en un véritable feuilleton. Certaines pages sont superbes de férocité (les réactions terribles des parents de Truffaut à la sortie des 400 coups), d'autres de drôlerie (les fougades de Rossellini), d'autres enfin d'une sincère mélancolie (la liaison inachevée avec Catherine Deneuve). Toutes manifestent d'un juste équilibre entre le reportage et l'essai.

Dans ce Truffaut qui se lit d'un trait, il n'existe pas (ou très peu) de "révélation" mais une confirmation majeure : la vie du cinéaste a toujours constitué la matière de son cinéma comme le cinéma a justifié sa vie. A ses derniers instants, il envisageait d'écrire (puis de dicter) lui-même ce qu'il appelait Le scénario de ma vie. Avec piété, rigueur et talent, les auteurs lui ont repris la plume des mains.

Ajoutons immédiatement que, nonobstant quelques rarissimes dérapages, les auteurs font au contraire montre d'une robuste sincérité qui n'éludent ni les procès d'arrivisme, ni les citations parfois malignes, ni les mufleries (pour exemple, celle, célèbre, envers Bost à qui il emprunte ses scénarios pour ensuite les pour-

(1) Donald Spoto nous proposa un modèle du genre avec ses deux ouvrages sur Hitchcock (The dark side suivi de Les films d'Alfred Hitchcock.)

(2) Qui écrivait énormément, "conservait tout" et avait même entrepris un certain travail de classement en vue d'un éventuel ouvrage personnel.

Robert Le Vigan
(Claude Beylie, André Bernard)
Pygmalion/Watelet. 1996. 240 P. 129 F.

"Je me retourne, quelqu'un !... Je vois un personnage, une sorte de chienlit... Chienlit gauchiste boy-scout, un déguisé quoi !... [...] L'olibri se dissimulait, sa figure était pas à voir [...] "Ah c'est toi !... C'est toi ! On se rembrasse !... C'était la Vigie ! Ce que j'en suis heureux, la Vigie, là ! (L.F. Céline, D'un château l'autre)

Bien entendu, Claude Beylie évoque d'entrée ces images (dont il souligne le caractère "poétique"), cette figure d'ombre du compagnon de l'écrivain maudit, mais pour tout aussitôt se consacrer à la "face de lumière" de celui qui émerge de sa caricature de pantin fantasmagorique pour devenir un comédien brillant, quasi unique. Avec la précision maniaque et le brio d'écriture qu'on lui connaît, l'auteur entreprend la réhabilitation de Goupil Tonkin en retraçant un itinéraire beaucoup plus complet et complexe que la légende écotière qui poursuivait l'homme qui vendit son âme, titre prémonitoire du film de Jean-Paul Paulin, 1943.

Elève de Jouvet, il joua Alceste, puis entra "en cinéma", bénéficiant de la vogue des acteurs de composition. Mais contrairement aux Tissier, Roquevert ou Fabre, il insufflait à ses silhouettes des fulgurances prémonitoires:

son Christ insolite, halluciné, tourmenté de Barrabas qui fit tant scandale à l'époque ne préfigure-t-il pas les scandales contemporains? Après quoi il entra dans la cour des grands (Renoir, Becker ou Carné). Bref : un Lee Marvin qui serait devenu De Niro si le destin ne l'avait exilé de l'écran à l'âge des rôles de poids. Peut-être pas, comme l'écrit Beylie "bigger than life" (1), mais certainement et à jamais l'exalté, le poète, le visionnaire, celui qui, pour toujours"derrière le nageur, voit le noyé"

P.S. : Ne pourrait-on rompre avec ces excipients de piètre intérêt (écrits, propos, florilège critique, témoignages et correspondances)

BIBLIOGRAPHIE

dont le seul rôle paraît la justification d'un prix élevé. Vive les essais drus tels qu'en eux-mêmes !

(1) L'utilisation de "bigger than life" est réservée à l'usage exclusif d'Orson Welles, ce pour tous pays, y compris la Beylurssie.

Le cinéma enchanté de Jacques Demy.
(Camille Taboulay)
Ed. Cahiers du cinéma. 1996. 192 P. 195 F.

"Elégance" : le mot vient immédiatement à l'esprit. Pour le créateur de Lola, bien entendu, mais aussi pour ce premier tome d'une nouvelle collection des Cahiers, pour son maquettiste inspiré, (Jean Michel Décimo), mais surtout pour son analyste.

Le terme vient à propos : plutôt qu'une étude classique, qu'un "film à film" didactique ou qu'une pieuse biographie, Camille Taboulay s'attache aux creux, aux chaînons manquants, aux errances de l'œuvre forcément inachevée de celui qui voulait "faire cinquante films qui seraient tous liés les uns aux autres, dont les sens s'éclaireraient mutuellement à travers des personnages communs". Ce fut l'inverse : laissant au chapitre final (De films en aiguillages) le soin de récapituler

chronologiquement, Camille Taboulay procède par thématiques aussi discontinues que fut la production du poète mutilé.

Comme aimait à le faire Demy, il mélange les genres : récit de tournage, notes techniques, souvenirs, projets, images virtuelles et plans d'anthologie se télescopent dans un récit en liberté. Comme Demy, en somme, lequel aimait à dire : "Je fais des films archi préparés pour les improviser ensuite" L'essentiel est contenu dans cette tête de chapitre "le combat du rêve et du réel" qui fut celui de sa vie.

Jacques ZIMMER

ANTHOLOGIES (suite)

...Restent deux questions qui me taraudent : 1/Pourquoi ne pas avoir converti les métrages en durée ? 2/Sonika Bö a intitulé son film : "La vache donne le lait et..." Et quoi ? Ecrire au syndicat qui fera suivre.

L'année du cinéma 1996.
(Danielle Heymann et Pierre Murat)
Calman-Lévy. 1996. 254 P. 198 F

Dans un genre très différent, fuyant l'exhaustivité et la cinéphilie archéologique, Danièle Heymann propose, cette année encore cette agréable "remise en mémoire" d'une année de production (de septembre à septembre) qui privilégie le rappel du scénario à une analyse réduite à quelques mots. Une douzaine de films majeurs bénéficient d'un texte plus élaboré. Une bonne idée : la nécro des disparus. Une bizarre conception : les œuvres sont présentées par ordre de sortie, (ouvrage divisé en quatre trimestres) tandis que les génériques (très très succincts : pas plus de six acteurs et sans leur rôle !) sont regroupés en fin d'ouvrage. Bonjour les chercheurs ! Il est vrai que L'année du cinéma (qui a vingt ans cette année) est plus conçue pour être feuilletée que consultée.

J.Z.

ANTHOLOGIES

Catalogue de courts métrages français de fiction ; 1929-1950.

(Raymond Chirat, Jean-Claude Romer) ;
Ed. Mémoires du cinéma. CNC. BIFI.
1996. 308 P. 350 F

Toujours avec la collaboration de notre paléontologue favori et l'aide de la BIFI, Raymond Chirat (le plus fiable, et de loin, des historiens de cinéma) complète son catalogue des courts métrages (1929-1939) déjà paru en 1984 en l'allongeant aux années cinquante. On connaît la difficulté de toute étude sérieuse sur ce genre méconnu au point que les archives l'ignorent. On n'en saluera que plus bas ce travail aussi gigantesque que modeste, magnifiquement conçu pour le chercheur avec ses multiples entrées (titres, réalisateurs, acteurs). A ceux qui douteraient de l'intérêt de telles entreprises, rappelons qu'on y trouve (ou vérifie), outre les classiques du genre (Marc Allégret, Autan-Lara, Epstein, Jaque) quelques visiteurs furtifs de quelque importance (Jacques Becker ou Henry Verneuil), quelques curiosités chères à notre mémoire (Bresson et Les affaires publiques, Clouzot et sa Terreur des Batignolles) sans compter aussi quelques chefs d'œuvre : Zéro de conduite, après tout, c'est un court métrage. Ouvrage complété d'un CD ROM.

Le Septième Art-Buci

PRIX DU SYNDICAT DE LA CRITIQUE POUR 1996

PRIX MELIES

(meilleur film français)

CAPITAINE CONAN
de Bertrand Tavernier

PRIX LEON MOUSSINAC

(meilleur film étranger)

SECRETS AND LIES
de Mike Leigh
(Grande-Bretagne)

PRIX NOVAIS TEIXEIRA

(meilleur court métrage)

LA GRANDE MIGRATION
de Youri Tcherenkov

PRIX LITTERAIRE

meilleur livre français sur le cinéma

LA DROLE DE GUERRE DES SEXES DANS LE CINEMA FRANÇAIS
de Noël Burch et Geneviève Sellier
(Nathan Université)

meilleur livre étranger sur le cinéma traduit en français

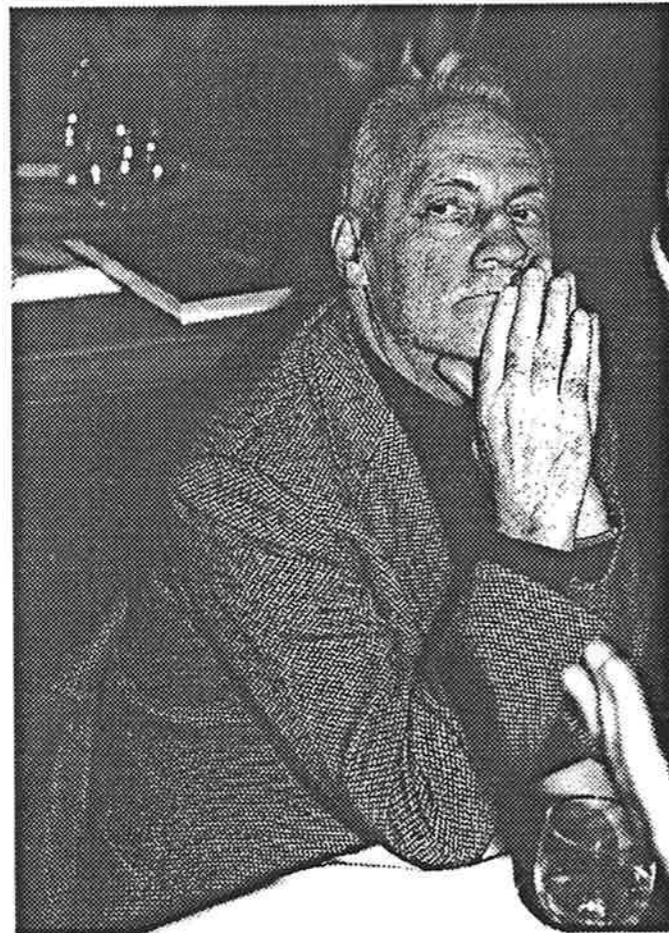
KAFKA VA AU CINEMA
de Hanns Zischler
(Edition Cahiers du Cinéma)

meilleur album sur le cinéma

LE CINEMA ITALIEN
de Jean A. Gili
(La Martinière)

Jamais, de mémoire de cinéphile ni de gastronome, on n'avait vu rassemblé un tel aréopage de célébrités de l'écran, mais aussi de la scène et de l'édition, qu'en cette soirée du 4 février, au restaurant L'Arbuci, au cœur de Saint-Germain-des-Prés. Il est vrai qu'on y commémorait en grande pompe le cinquantième anniversaire du Prix Méliès, décerné traditionnellement par notre Syndicat en clôture de son Assemblée générale annuelle, et que pour l'occasion notre brain-trust, sous la houlette d'Eva Roelens et de ses charmantes acolytes, avait bien fait les choses.

Michel Serrault pour la seconde fois avec nous à l'Arbuci



Qu'on en juge. Tout d'abord, les lauréats des différents Prix (on en trouvera par ailleurs le détail) étaient venus, comme il se doit, quérir leur trophée, des mains de notre président Michel Ciment. Bertrand Tavernier fut l'un des premiers à se pointer, escorté de Catherine Rich, Philippe Torreton et Alain Choquat (respectivement inter-prètes et chef op' de «Capitaine Conan»). Mike Leigh, qui avait fait spécialement le voyage de Londres pour recevoir le Prix Léon Moussinac, gratifia l'auditoire d'un savoureux message de remerciement en français. Geneviève Sellier, Noël Burch, Jean A. Gili et Pierre Maillot, prix littéraires, furent assaillis par les amateurs de dédicaces. Seul Iouri Tcherenkov manquait à l'appel. Abdel Hakim Meziani,

membre d'honneur du Syndicat, évoqua en quelques phrases émouvantes la situation tragique des confrères algériens. Dans cette première vague d'invités, on notait la présence de Monique Hennebelle (représentant les Editions du Cerf), Claudine Paquot (pour les «Cahiers du Cinéma»), Alain Mannoni (traducteur du «Kafka va au cinéma» de Hanns Zischler), Michel Marie (pour la collection Nathan - Université), Eva

Simonnet et Louissette Fargette (attachées de presse), Anne-Marie Etienne (l'auteur comblée de «Une mesure d'avance», pièce qui triomphe actuellement au Théâtre Saint-Georges et... en attente d'un autre heureux événement), Sacha Vierny (ce dernier un peu dépaycé : il n'aime guère les dîners en ville), Renato Berta, Philippe d'Hugues, et j'en oublie sûrement.

Mais ce n'était là que le hors d'œuvre - assorti quand même de généreuses libations. Le repas - somptueux - qui suivit au rez-de-chaussée vit se côtoyer tout le gratin du cinéma français. Et l'on put assister à des accouplements spontanés (et chastes, cela va de soi),

qui bousculèrent la savante ordonnance du plan de table. C'est ainsi que l'on vit Irène Jacob disputer la palme de l'élegance à Sabine Azéma, Tchény Karyo faire assaut de prévenance entre Claude Jade, Isabelle Pasco et Catherine Mouchet, Agnès Varda se plaindre à Michel Deville qu'on ait oublié «Cléo de 5 à 7» dans le palmarès des Prix Méliès, André Dussolier présenter ses hommages à Mme Alexandre Trauner, Richard Bohringer trinquer avec Jean-François Stévenin à la santé de Pierre Clémenti, Michel Serrault très en verve faire hurler de rire Bertrand Tavernier et Claude Sautet, Claude Miller et Pierre-William Glenn évoquer la mémoire de François Truffaut, tandis que Pierre Trabaud et Serge

Reggiani contemplaient tout ce petit monde en rêvant sans doute de «Rendez-vous de juillet» et de «Casque d'Or». A la table de la presse, Philippe Rouyer fêtait son titre tout frais de docteur en histoire du cinéma.

On regretta l'absence d'Arielle Dombasle et d'Alain Resnais, mais on se félicita de la forme



«photo de famille» pour les lauréats

olympique d'Henri Alekan, vétérinaire du Prix Méliès (pour «La Bataille du rail», 1946). Quant à la petite-fille du maître de Montreuil, Madeleine Malthête-Méliès, qui devait présider la soirée, clouée au lit par une mauvaise grippe, elle fut représentée dignement par sa cousine, Marie-Hélène, dont j'eus le plaisir d'être le commensal et qui m'exhiba fièrement un photogramme extrait d'un film de son illustre ancêtre, retrouvé à Rochester. Emmanuelle Riva, enfin, vint en vedette américaine, pour le dessert — un succulent moka au chocolat.

Reste à présent à préparer la fête cannoise et les prochaines agapes, en 1998. Du pain (et des petits fours) sur la planche...

Claude BEYLIE

MOTION

Soutien à Chateauvallon

.....
La motion suivante a été votée à l'unanimité par l'Assemblée Générale du Syndicat Français de la Critique de Cinéma réunie le 4 février:

« Le Syndicat français de la critique de cinéma s'indigne du licenciement de Gérard Paquet, directeur du T.N.D.I. de Chateauvallon. Ce licenciement, approuvé par le Préfet de la République, conforte la politique de liquidation de la culture du Front National.

Il est grave, sinon scandaleux, qu'un site exemplaire de tolérance, de paix, comme le T.N.D.I. soit menacé de disparition.

Le Syndicat français de la critique de cinéma, réuni en Assemblée générale le mardi 4 février 1997, apporte son soutien à toutes les organisations qui appellent à manifester le jeudi 13 février à 8h30, devant le Tribunal de grande instance de Toulon.»



CANDIDATS AU PRIX LITTÉRAIRE POUR 1997

Faites acte de candidature avant le 24 mars prochain, délai de rigueur.



REGLEZ VOTRE COTISATION POUR 1997 !

Il est temps de payer votre cotisation pour 1997, dont le montant a été porté à 300 francs par l'A. G. du 4 février dernier.

Si vous ne l'avez pas fait vous devez aussi impérativement vous acquitter auparavant de vos cotisations en retard (250 francs par an pour 1995 et 1996).



Quand
Bohringer
rencontre
Regiani...

La Lettre du Syndicat de la Critique

73, rue de Lourmel, 75015 Paris
Tél. : 01 45.75.68.27 - Fax : 01 40.59.03.99
E-Mail: critique@club-internet.fr

Directeur de la publication

Michel Ciment

Rédaction et réalisation

Philippe J. Maarek

Ont participé à ce numéro

Claudette Baudet, Claude Beylie, Gilles Colpart, Julio Feo Zarandieta, Nadine Guérin, Marcel Martin, Jean-François Téaldi, Marie-Noëlle Tranchant, Jacques Zimmer

Reportage photographique

Michel Fouan.